

L'ombre et le nombre¹

Dans l'ombre du XVII^e siècle, naquit un nombre. Il était censé rendre possible le calcul d'une équation du troisième degré. Deux siècles plus tard, il sortit de l'ombre pour résoudre les équations du second degré, et contribuer ainsi aux calculs nécessaires à l'industrie naissante. Ce nombre, c'est racine de moins un ; il pousse perpendiculairement à l'alignement des nombres entiers, à partir du point où le zéro sépare les nombres positifs à droite des nombres négatifs à gauche. Ces nombres imaginaires s'accroissent indéfiniment : racine de moins un au carré, au cube, etc. ; on les écrit « i » comme imaginaire. Où diable niche-t-elle, cette possibilité d'inventer l'écriture d'une lettre, d'un nombre, à partir de laquelle se déploiera, tôt ou tard, une pensée ? Galilée métrant le parcours de Virgile et de Dante dans l'« Enfer » de *La Divine Comédie*, Newton inventant la gravitation pour contrer l'apocalypse, Cantor rencontrant la folie sur le sentier de l'impossible des nombres transfinis, Gödel imputant aux anges le support du vide : la racine de la pensée divague entre folie et vide.

Nous avons fait le pari dans le cartel qu'une spéculation, aussi folle fût-elle, qui n'émerge et ne se tisse que des pensées préconscientes, des pensées de l'ombre, nous avons fait le pari que cette spéculation germait au sein d'une expérience de savoir en quelque sorte négativée ; nous l'avons nommée expérience de la racine de moins un. Et nous avons la surprise, dans l'après-coup du cartel, de voir et de mesurer que cette expérience nous avait permis de faire appel, au gré des croisements des pensées préconscientes du cartel, à la clinique des cures côté analyste. Car il y a un autre côté de racine de moins un qui est racine de plus un, soit la présence de l'analyste chaque fois qu'elle est mise en abîme ou en péril, chaque fois qu'elle est dangereusement suspendue à un fil par ce qui se passe dans une cure. La compassion (l'empathie ferenczienne) subite face à

¹ Intervention issue du travail du cartel « Spéculation et préconscient ou l'expérience de la racine de moins un », cartel composé de Ghislaine Capogna-Bardet, Helena D'Elia, Claude Garneau, Solal Rabinovitch, Bertrand-François Gérard (Plus-un). Présentée lors de la matinée Cartels et autres collectifs de travail, le 22 juin 2014 à l'IPT de Nîmes.

l'effacement du sujet sous l'image d'un trauma, la surprise d'une crainte soudaine qui nous fera chercher discrètement du regard un moyen de défense contre des hallucinations qui pousseraient au meurtre, la légère inquiétude soulevée par le métrage énigmatique des tickets du train pris pour venir aux séances et mis bout à bout depuis des années... ce sont des affects de l'être qui flottent dans l'ombre du travail quotidien et obscur de l'analyste.

Inventer, spéculer, *phantasieren* dirait Freud, illumine cette ombre de leurs éclairs. Ils en rendent visible le réel ; spéculer, n'est-ce pas partir des pensées de l'ombre, n'est-ce pas partir de l'invisible pour accéder au visible ? Spéculer (qui vient de *speculum* - voir) tient au visible ; on ne dit que ce que l'on a, de l'invisible, rendu visible ; on ne dit que ce qu'intuitions ou inventions ont pu rendre visible, en imaginant le réel. L'insistance du préconscient qui leste la spéculation, rend possible cet effort pour rendre le réel visible. Comme le dit Lacan dans *L'identification*, le préconscient coule dans le réel, au-dehors, pour chacun de nous. Claude Garneau nous dira que cette expérience de cartel fut une expérience du préconscient, coulée à la fois dans l'association libre et dans l'attention flottante de la cure. Je dirais pour ma part qu'elle nous a permis de ramasser des objets flottants, affects, émotions et pensées flottant à la surface du travail quotidien et accueillis par chacun dans le cartel avec un calme intérêt.

Mais c'est comme expérience de la racine de moins un que nous avons situé spéculation et préconscient. Éclair aveuglant d'une invention, ce nombre imaginaire, ce nombre qui n'existe pas rend visible d'un seul coup les pensées de l'ombre, à la façon de l'éclair d'Héraclite. Être analyste n'est-ce pas dire (*voir*) les pensées que l'analysant ne se sait pas penser ? Voir grâce à l'éclair que l'absence (le moins un) fait briller dans la présence (le plus un de la racine). La racine de moins un, c'est l'absence soudaine du sujet, qui bouleverse l'autre, c'est la béance qui sépare imaginaire et réel, c'est le manque dans l'Autre, c'est le Père qui ne garantit plus rien. Comment nommer autrement une clinique de la constitution du sujet, à l'instant même où il vient de disparaître ?

Le surgissement lors de chaque réunion de cartel, chez l'un ou l'autre des participants, de cette clinique bizarre qui met en jeu l'« être » de l'analyste, produisait chaque fois une disjonction dans le « discours » du cartel et dans la circulation de son activité préconsciente ; cette disjonction qui a pour effet de tenir à distance toute élaboration théorique, est une trace de la béance, du vide, de la division subjective — toutes épreuves de l'être

que sert à nommer ce nom de racine de moins un ; on destinera ce nom à nommer ce qui n'est ni zéro ni rien, mais qui est le point vide de serrage du nœud borroméen (sa squeeze) où peut passer n'importe quoi.

Avec quoi penser ce que l'on essaie de penser ? Cette question traverse toute expérience de la racine de moins un, ni close, ni sue après-coup, mais ne cessant d'interroger ce qui la structure. Si le signifiant pour quoi tous les autres signifiants représentent le sujet, n'est pas là, les autres ne représentent rien. Or la batterie des signifiants étant complète², ce signifiant ne peut y être compté que comme moins un. Moins un, c'est la valeur de la racine carrée de moins un, soit ce qu'il y a d'impensable chez le sujet : son être. L'impossible, l'infini, cela peut s'écrire un sur zéro. Chaque fois que la spéculation a affaire à cet infini, à cet impossible, chaque fois qu'elle est inhibée devant une énigme, elle a besoin (elle y a recours) d'un objet dans ses bagages, regard, voix, constructions, poésie ou symptôme — on retrouve là les objets flottants du cartel. Multiplions racine de plus un par racine de moins un, nous aurons de nouveau racine de moins un ; mettons racine de moins un au carré, et nous obtiendrons moins un ; multiplions racine de moins un par racine de moins un, et nous aurons encore moins un. Racine de plus un c'est la présence, racine de moins un c'est l'irréductible de la disparition du sujet.

Ce nom « i » de la racine de moins un, est aussi celui de la consistance imaginaire dans le nœud borroméen. Que les ronds doivent être trois, c'est le réel ; qu'ils soient nommés, c'est le symbolique ; qu'ils consistent, c'est l'imaginaire. La consistance s'écrit « i » (contrairement à « I » qui est le nom du rond de l'Imaginaire). Au carré, « i » s'égalise à moins un, comme deux ronds enlacés, non borroméens. Au cube, ce sera le nœud borroméen à trois où « i » c'est moins « i », tel un imaginaire négativé. Puissance quatre, « i » égale un : c'est le nœud à quatre, dont le quatrième est le Nom, la nomination ; « i » devient alors réel. Disons qu'un nœud à trois, c'est de l'imaginaire négativé, c'est l'énigme de la constitution du sujet ; mais un nœud à quatre, c'est le Nom.

Racine de la pensée, ombre du trauma, ombre du nombre. La résistance à penser la racine tient au fait qu'il y s'agit de la constitution du sujet. Comment en effet nommer cette clinique où le sujet repasse par des

² J. Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 819.

moments où il n'était pas là ? N'y faut-il pas la pâte de l'imaginaire pour la penser, pour en penser le réel, pour voir et dire quelque chose de ce qui est invisible et muet ? L'imaginaire attrape le réel et le fait voir.

Parce qu'il n'offre pas de résistance, mais seulement des représentations de mots flottantes détachées de leur racine de chose, le préconscient est utile à l'imaginaire. Il ne résiste pas, il insiste. Son insistance permet à l'analyste de se confronter à la psychose comme aux cliniques extrêmes (le trauma, le genre, les toxiques). Le *durcharbeiten* qui comble les lacunes du souvenir, qui combat les résistances et qui utilise le transfert pour brider les pulsions sauvages, il doit avoir lieu, dans ces cas extrêmes, chez l'analyste.

Dans la psychanalyse comme dans la poésie, ne doit-on pas dire ce que l'on fait ? Expérience de pensée, la spéculation comporte un vide central (que tentent de représenter des figures ou des nombres imaginaires, Dieu, le diable, ou la racine de moins un) qui en ordonne la symétrie. La trouvaille qui dévient les voies de la spéculation, jaillit d'une rupture de symétrie. Derrière l'enthousiasme du chercheur, s'ouvre un réseau de souvenirs d'enfant et de passions mélangées plus récentes : on prend alors tout au sérieux, jusqu'aux ensorcellements et aux formules magiques. Distance intellectuelle et engagement émotif, pensée théorique et objets flottants se mélangent. La claudication du diable et les voix alternées d'Œdipe et de Cendrillon discutent ensemble pour inscrire les deux perspectives sur une même feuille de papier. Ombres d'objet, ces pensées faites de mots sont l'écho de l'ombre du vide au cœur de la spéculation, comme de l'ombre de l'objet que fait le psychanalyste.